

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Entre proie et prédateur : un récit de chasse dans la littérature québécoise ?

Julien Defraeye et Scott M. Powers 

Volume 21, numéro 2, 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115082ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4891>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Defraeye, J. & Powers, S. (2024). Entre proie et prédateur : un récit de chasse dans la littérature québécoise ? *Voix plurielles*, 21(2), 2–19.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4891>

© Julien Defraeye et Scott M. Powers, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Entre proie et prédateur :
un récit de chasse dans la littérature québécoise ?¹**

Julien Defraeye, St. Thomas University

Scott M. Powers, University of Mary Washington

Dans son article portant sur ce qu'elle qualifie de récits québécois de la « gastronomie cynégétique » (1), Geneviève Sicotte estime qu'il serait erroné de présumer que « la chasse occup[e] une grande place dans l'imaginaire traditionnel canadien-français » (2). Selon elle, la nature essentiellement agricole de la Nouvelle-France a historiquement relégué le rapport à l'animal à un rang principalement utilitaire, phénomène dont héritent les productions littéraires du terroir. Ainsi, dans les récits du dix-neuvième siècle se déroulant dans des milieux ruraux, le contact entre les personnages et le monde sauvage est habituellement « relégué aux confins de la narration » (5). Cette observation amène Sicotte à conclure, à juste titre, qu'« il n'existe pas véritablement de 'roman de la chasse' dans le corpus québécois du XIXe siècle » (3). Toutefois, après quelques récits disparates dans la seconde moitié du vingtième siècle, les textes québécois contemporains reflètent une résurgence de la chasse, à la fois comme objet éthique et esthétique. Citons *La héronnière* (2003) et *L'habitude des bêtes* (2017) de Lise Tremblay, *La foi du braconnier* (2009) et *Un homme et ses chiens* (2022) de Marc Séguin, *Sauvagines* (2019) de Gabrielle Filteau-Chiba, *Les crépuscules de la Yellowstone* (2020) de Louis Hamelin, *Le lièvre d'Amérique* (2020) de Mireille Gagné et *Les ombres filantes* (2021) de Christian Guay-Poliquin, parmi un faisceau d'œuvres qui se dégage des deux dernières décennies. Et, outre la littérature, la chasse perce également dans d'autres formes de représentation, notamment le cinéma, comme en témoignent les récents longs-métrages dramatiques *La contemplation du mystère* (2021) d'Albéric Aurtenèche, *Arsenault et fils* (2022) de Rafaël Ouellet et *Jour de chasse* (2024) d'Annick Blanc, les documentaires *Bull's Eye, un peintre à l'affût* (2010) et *L'art de la chasse* (2019) de Bruno Boulianne, ainsi que la web-série *Chasse Québec* (2019-2021), mais aussi les arts visuels, notamment à travers les toiles de l'artiste multidisciplinaire Marc Séguin, qui ont constitué ses expositions *Roadkills, Skulls and Popes* (2006-2008) et *Trophées de chasse* (2001-2020)². Cet intérêt commun, voire renouvelé, des auteur·e·s, cinéastes, documentaristes et peintres

contemporain·e·s sert de point de départ à notre dossier sur l'émergence d'un possible « récit de chasse³ » dans l'imaginaire québécois.

Le récent appétit pour le récit de chasse dont témoigne la littérature québécoise n'est cependant pas un phénomène isolé. Dans un récent numéro de la revue *Études françaises* (2018), Martin Hervé et Alexis Lussier évoquent « une étonnante reviviscence de l' ancestrale thématique cynégétique » (7) en France, chez des auteur·e·s tels Patrick Grainville, Pierre Bergounioux, Pierre Michon et Caroline Lamarche. Cette attention marquée au thème de la chasse, au Québec et au-delà, peut s'expliquer en partie par les questions éthiques que la pratique soulève aujourd'hui dans diverses disciplines, y compris l'écoféminisme, les études animales et les études autochtones. Par ailleurs, des questions d'ordre moral et social ayant trait aux activités des chasseurs·euses prennent forcément de l'ampleur au sein des discussions sur l'Anthropocène – notamment en ce qui concerne la disparition de certaines espèces – et sur la modernité, à une époque où l'on voit s'effriter l'autorité et la légitimité de certaines institutions traditionnelles et où la remise en question des valeurs considérées comme « masculines » devient monnaie courante. Telles sont quelques-unes des questions que les articles de ce dossier aborderont dans leurs analyses du récit de chasse au Québec. Alors que les discussions entamées dans les essais qui suivent, expriment souvent des préoccupations universelles, elles restent également sensibles au contexte local, menant ainsi à des observations déterminantes sur les nouvelles tendances en littérature québécoise.

Perspectives critiques sur la chasse et sa mise en récit

D'un point de vue critique, la chasse, en tant que pratique culturelle, a été l'objet de nombreuses réflexions critiques à travers les âges, et ce, dans de multiples domaines du savoir, notamment dans les sciences humaines. Dès l'Antiquité gréco-romaine, comme l'explique Carin Green, l'art de la chasse offrait « un paradigme fondamental pour la formation didactique » (222, nous traduisons). Xénophon en fait le sujet de son traité pratique *Cynégétique*, ou *De la chasse au chien* (vers 393 avant J.-C.) et attribue à Apollon et Artémis les origines de la chasse, qui s'érige en « école de la guerre » (Chapitre XII), initiant les jeunes hommes à l'art du combat. Le philosophe grec les exhorte à embrasser la chasse car c'est le moyen « d'exceller dans tout ce qui exige le talent de bien penser, de bien parler et de bien faire » (Chapitre I). Par le biais de la chasse, on cultive la pensée stratégique, utile autant pour la vie politique que pour la prouesse militaire.

Chez Platon, la chasse devient une métaphore pour la quête philosophique. Comme l'indique Denis Thouard dans son article « L'herméneutique comme cynégétique » (2021), dans *Le sophiste* (vers 370 av J.-C.), le penseur découvre la vérité en traquant les fausses croyances, tout comme le chasseur poursuit sa proie. Green explique que les auteurs grecs s'approprièrent l'art de la chasse en vue de résoudre toutes sortes de conflits entre, par exemple, « l'émotion et la raison, l'ignorance et le savoir, ou la nature et la civilisation » (223, nous traduisons). Même l'art d'aimer, dans *Ars amatoria* d'Ovide (vers l'an un de notre ère), profitait de la chasse, laquelle « inculquait aux jeunes hommes les compétences de poursuivre, dompter et garder leur bien-aimée » (Green 226, nous traduisons).

Plus proche de nous, l'Espagnol José Ortega y Gasset livre dans son essai liminal *Méditations sur la chasse* (1942) une première abstraction philosophique sur la chasse, dont la justesse et l'universalité⁴ en font « le texte le plus souvent cité dans le monde sur le sujet⁵ ». On ne s'étonnera donc pas ainsi de le retrouver cité abondamment dans les différents articles qui composent ce dossier. Ortega y Gasset y aborde la discipline, la technique et les armes, la mort de l'animal et la place de l'éthique, dans l'acte de chasse qu'il qualifie d'« anachronisme », puisque « le chasseur est [selon lui] en même temps un homme d'aujourd'hui et un homme d'il y a 10 000 ans. » (132). Dans cette même lignée, Serge Moscovici, dans *La société contre-nature* (1972), se penche sur les origines de la chasse, qui s'inscrivent selon lui dans les fondements de notre nature profonde. L'humanité serait née de son rapprochement avec les animaux chasseurs, dans un processus de « cynégétisation », et non d'« hominisation », comme cela avait pu être pensé auparavant⁶.

La réflexion contemporaine sur la chasse semble cependant se focaliser – du côté de la création comme de celui de la critique – sur les considérations éthiques qui encadrent la pratique. Charles Stépanoff, dans *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage* (2021), souligne le paradoxe de la modernité occidentale où, malgré l'intensification des activités destructrices pour la nature – la « violence anthropique » (Stépanoff 9) –, la sensibilité envers les animaux s'accroît. Stépanoff évoque une fracture dans la place que l'on accorde à l'animal dans nos sociétés contemporaines, entre « animal-enfant » et « animal-matière » (10), mais aussi une aseptisation de notre rapport à une mort délocalisée et industrialisée, particulièrement quant à notre consommation de viande⁷. Stépanoff s'interroge ainsi sur la place de la chasse dans notre société aujourd'hui, puisque la violence qui lui est inhérente est « socialisée, exhibée, voire

ritualisée » (13), et donc sur le rôle du/de la chasseur·se, qui « vit avec cette contradiction intime qui parfois le déchire : il est un *prédateur empathique* » (237).

Si l'essai anthropologique de Stépanoff se base quasi-exclusivement sur une expérience de la chasse telle qu'elle est pratiquée en France, l'ouvrage hybride⁸ *La grande expérience de la chasse* (2022) du journaliste Luc Chartrand donne voix aux spécificités pratiques québécoises, sans toutefois ignorer les études antérieures à visée plus large dans le temps et l'espace, et sans manquer de faire la part belle à la réflexion philosophique. On y évoque le « déclubage⁹ » des années 1970, la tradition autochtone, les populations animales, ainsi que les calibres spécifiques à la chasse au Québec, ou encore un certain nombre de documentaires et de textes québécois portant sur la chasse. On notera aussi, en contexte canadien et non exclusivement québécois, l'ouvrage collectif dirigé par Jane Manore *The Culture of Hunting in Canada* (2007), qui aborde la culture de la chasse au Canada d'un point de vue sociologique, anthropologique et historique.

Toutefois, en ce qui concerne la critique purement littéraire, force est de constater que la majorité des études abordant la chasse relèvent d'un « bricolage », au sens où Claude Lévi-Strauss l'entendait, c'est-à-dire un échafaudage méthodologique empruntant à différents domaines existants du savoir. Le dossier en présence s'inscrit principalement dans le champ de recherche des études littéraires puisqu'il s'agit de mesurer l'apport de la littérature québécoise dans nos schémas de représentation du rapport de l'être humain à l'altérité animale par l'intermédiaire de la mise en récit des pratiques contemporaines de la chasse. Cependant, étant donné le fort penchant transversal du sujet d'étude, les articles du présent dossier s'inscrivent sous l'ombrelle des études culturelles et font régulièrement appel à l'anthropologie, la philosophie ou encore la sociologie et la psychologie, mais aussi aux études animales et environnementales.

On notera toutefois la contribution essentielle des théories de Carlo Ginzburg sur le « paradigme indiciaire », qui marque un point de départ fondamental vers une approche littéraire du récit de chasse. Dans son essai « Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire » (1986)¹⁰, le penseur italien stipule que « [l]e chasseur aurait été le premier à raconter une histoire parce qu'il était le seul capable de lire une série cohérente d'événements dans les traces muettes (sinon imperceptibles) laissées par sa proie » (242-243). Ainsi, comme l'explique Guay-Poliquin dans sa contribution à ce dossier, « ce qui caractérise l'activité herméneutique du chasseur, c'est sa capacité de reconstituer à partir d'indices épars, une réalité complexe sous la forme d'une séquence narrative » (21-22). L'acte de narration serait ainsi inextricablement lié dans ses origines à la

pratique de la chasse, et le récit de chasse constituerait parallèlement la matrice d'un schéma narratif à portée universelle pour tout récit lui succédant¹¹. Étudier le récit de chasse est donc une entreprise nécessaire, puisque, outre ce qu'il nous dit de la pratique culturelle millénaire qu'il met en récit, au Québec ou ailleurs, il informe notre compréhension de la littérature et des mécanismes qui régissent nos constructions de l'imaginaire.

Lire la chasse dans la littérature québécoise

Dans la tradition littéraire québécoise, la chasse – bien qu'elle reste principalement à l'arrière-plan avant les années 2000 – est associée à des valeurs dites « masculines », en opposition à une société agraire et sédentaire, perçue comme féminine. Dans son survol de la chasse dans l'imaginaire québécois, Victor-Laurent Tremblay souligne que dans des variantes moins connues du grand mythe de *La chasse-galerie* (1892) d'Honoré Beaugrand s'opposent « la virilité » (52) du chasseur – poussé par son « nomadisme *aventureux* » (52) – et une communauté terrienne féminine (53). Une telle opposition se manifeste dans le titre « chasse-galerie », dans lequel le désir du chasseur de regagner les forêts du Nord se juxtapose à l'espace domestique québécois de la galerie (Tremblay 52). Comme l'indique Tremblay, cette dialectique dans la légende québécoise entre « *Le mythe du Nord* », qui prône un nomadisme viril, et « *Le mythe de la Terre* », qui lui préfère la vie sédentaire agricole, est reprise dans plusieurs romans majeurs des deux derniers siècles, y compris *Angéline de Montbrun* (1884) de Laure Conan, *Maria Chapdelaine* (1913) de Louis Hémon et *Le survenant* (1945) de Germaine Guèvremont (53-54). Dans le recueil de nouvelles *Profil de l'orignal* (1953) d'Andrée Maillet, une sortie de chasse qui tourne mal sert de déclencheur pour l'errance d'un coureur des bois ; une quête d'identité que certains ont interprétée comme faisant partie du « mouvement du retour au pays et de la redécouverte des appartenances » (Caron-Veilleux 13).

Un commentaire plus moderne sur l'éthique et l'élément humain de la chasse se fait jour dans *L'élan d'Amérique* (1972) d'André Langevin. Comme l'explique Carlo Lavoie, la pratique cynégétique traditionnelle, qui impliquait « la ruse du chasseur et sa force physique dans la domestication du territoire [est] remplac[ée] par des éléments étrangers à la chasse » (137). Alors qu'Antoine, chasseur québécois « pratiqu[ant] son activité dans le respect de la nature et de la ressource » (Lavoie 125), traque sur le territoire un immense élan, l'Étatsunien Stephen Peabody l'abat avec une carabine semi-automatique depuis son avion – « deux nouvelles technologies que

lui offrent sa puissance économique ainsi que son rang social » (125) – pour ne remporter que ses bois à titre de trophée (137). Citons également *Un dieu chasseur* (1976) de Jean-Yves Soucy, dans lequel le protagoniste Mathieu Bouchard, comme le démontre Julien Defraeye dans son article, prône un profond respect pour la nature et rejette une pratique de la chasse excessive qui ne soit pas « destinée uniquement à une consommation raisonnée » (58). Dans les romans de Langevin et Soucy, une pratique plus écologique, de la chasse s'avère étroitement liée à des traditions autochtones de la chasse, caractérisées par une symbiose —peut-être fantasmée par ces deux auteurs— entre le chasseur, ses proies et le territoire. Le destin des deux protagonistes est le même : partir dans la nature avec un personnage autochtone pour renaître en tant que chasseur (Lavoie 153 ; Defraeye 64-65).

Dans *Le soleil se cherche tout l'été* (1979) de Jacques Brillant, les chasseurs, une fois de plus souscrivant aux valeurs de la « virile liberté » (Tremblay 56), préfèrent aux femmes et à l'Église qui les a trahis, « l'amitié masculine » (57) lors de la sortie de chasse. Dans « Un grand chasseur de fauves » (tiré du recueil *Les enfants du bonhomme dans la lune* [1979]) de Roch Carrier et « Les perdrix » (tiré du recueil *Le désert blanc* [1986]) de Jean Éthier-Blais, comme l'explique Tremblay, la chasse sportive, toujours véhicule de l'homosociabilité, apparaît sous un jour plus ambigu, en grande partie grâce à un nouvel intérêt collectif pour la protection de l'environnement et la défense des animaux (65). Dans le cas du premier récit, un jeune garçon raconte l'histoire d'un homme qui, incapable de tirer sur un élan, se repentit en tournant l'arme contre lui-même ; dans le second, un jeune garçon pleure une sortie de chasse réussie (Tremblay 65).

Le premier roman de Louis Hamelin, *La rage* (1989), témoigne d'une tentative semblable de symbiose entre l'humain et la nature par le biais de la chasse. Le protagoniste, en sa qualité de squatteur et braconnier, s'initie à la chasse comme acte de révolte, face à la dépossession socio-politico-économique du Québec, symbolisée par la construction de l'aéroport Mirabel. Ce rapprochement de la chasse et du respect de la nature se retrouve dans *Une leçon de chasse* (1997) de Jacques Godbout – adapté pour le cinéma par Jacques Drouin (2001) –, qui met en exergue la violence de la mise à mort de la proie, la brutalité du dépeçage, ainsi que les questions éthiques liées au meurtre animal pour des raisons autres que la consommation de sa viande, afin de dissuader un garçon de se lancer dans la quête de trophées d'animaux.

Parmi les textes consacrés aux traditions autochtones de la chasse, pensons d’emblée à Markoosie Patsauq (Inuk), Mathieu Mestokosho (Innu) et Yves Thériault¹², qui placent le thème de la chasse au cœur de leurs récits. Dans *Chasseur au harpon* (1970) de Patsauq, à une époque avant les premiers contacts avec l’homme blanc, les traditions cynégétiques s’avèrent essentielles pour la survie des Inuits, ainsi qu’un rite de passage et une source de fierté et d’identité culturelle. Dans les *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu* (1971), les propos d’un chasseur de la Minganie, recueillis par l’anthropologue Serge Bouchard, justifient la consommation de viande chassée pour la survie de la communauté autochtone, mais révèlent par la même occasion une éthique de la chasse fondée sur le respect de la faune et de son environnement. Ses descriptions de la chasse au caribou soulignent l’importance de respecter le corps mort de l’animal, de veiller à la survie des espèces et d’éviter le gaspillage de la viande ainsi que la souffrance inutile des bêtes (41, 71, 127, 129, 135, 153, 176-78, 183). Dans la trilogie de Thériault sur le personnage d’Agaguk et sa lignée (*Agaguk*, 1958 ; *Tayaout, fils d’Agaguk*, 1969 ; *Agoak, l’héritage d’Agaguk*, 1975), persister à se nourrir d’animaux que l’on a chassés dans leur habitat sauvage, même si cela implique d’utiliser des outils modernes comme la carabine, devient un acte de résistance à l’assimilation et aux défis posés par les colons blancs et leur mode de vie.

Comme l’explique Scott Powers dans sa contribution au dossier, en vue de réaffirmer, de recouvrer ou de se réappropriier leurs traditions et valeurs, des écrivain·e·s autochtones plus contemporain·e·s placent la chasse au cœur de leur écriture. Entre autres, citons les ouvrages de Virginie Pésémapeo Bordeleau (*Ourse bleue*, 2007 ; *L’amant du lac*, 2013), de Joséphine Bacon (*Un thé dans la toundra*, 2009) et de Naomi Fontaine (*Kuessipan. À toi*, 2011). Dans ces textes, embarquer dans des sorties de chasse – et dans le cas de *Kuessipan. À toi*, quitter la réserve pour découvrir les coutumes cynégétiques des aînés à Nutshimit (cette terre « ou rarement un étranger a mis les pieds » [Fontaine 90]) – est le moyen essentiel de s’initier au mode de vie et à la spiritualité de ses ancêtres. Dans le cas d’*Atuk, elle et nous* (2012) de Michel Jean, le narrateur, souhaitant remémorer la vie de ses ancêtres, passe inévitablement par une description des rôles que joue la chasse dans la vie quotidienne et de la place qu’elle occupe dans l’imaginaire de la communauté (21-23, 54, 113-20), des menaces posées aux pratiques cynégétiques traditionnelles (94-97) et même du fait de s’emparer lui-même d’une carabine pour viser une proie (85).

Définir la chasse et le « récit de chasse »

Si le récit québécois contemporain traduit une résurgence sensiblement marquée de la chasse dans l’imaginaire littéraire – et possiblement comme objet culturel à plus large échelle, dans de nombreux domaines de la pensée critique –, un survol panoramique des occurrences témoignant de la présence d’un potentiel récit de chasse dans le corpus québécois nous impose également d’interroger la terminologie empruntée, ainsi que la nomenclature qu’elle suppose. Sans même sonder l’acte de mise en récit – oral ou écrit – qui découle de son expérience ou qui la fantasme, au Québec ou ailleurs, la chasse recouvre des réalités bien diverses à travers les époques, les civilisations et, ainsi, selon des techniques et pratiques tout aussi vivantes dans le temps et l’espace¹³.

Stépanoff relève ainsi « battue, affût, billebaude, gluaux, déterrage, vénerie, fauconnerie » (13) parmi les termes utilisés en France métropolitaine pour désigner différentes techniques de chasse, dans une liste de pratiques nullement exhaustive. On peut ainsi légitimement s’interroger sur les étapes, les méthodes, les stratégies et les règles, parmi de multiples paramètres, qui permettent de circonscrire – de manière sans doute subjective et imparfaite – la chasse, et de définir un minimum requis « pour qu’il y ait chasse ». Stépanoff propose ainsi de synthétiser la pratique de la chasse comme « un acte volontaire de confrontation de l’humain avec un animal sauvage capable de lui résister » (13). Au Québec, face à la rareté de la prise rapportée par Chartrand¹⁴, on précisera éventuellement qu’il s’agit d’« un acte volontaire de confrontation *souhaitée* de l’humain avec un animal sauvage capable de lui résister », puisque la rencontre avec la bête et sa capture ne sont nullement garanties. La nature de la chasse ne réside donc pas dans le meurtre animal, comme cela peut être avancé par certains mouvements militants face aux dérives de la pratique, mais dans une volonté délibérée de se mesurer à la bête. Comme le résume Ortega y Gasset, « [o]n ne chasse pas pour tuer, au contraire, on tue pour avoir chassé » (114).

Quant à la mise en récit de la chasse, bien souvent indissociable de la chasse en elle-même¹⁵, on constate que les tentatives de théorisation du récit de chasse sont rares – et partielles tout au mieux –, mais proposent un point de départ intéressant vers son éventuelle conceptualisation. Sans forcer de définition péremptoire, Guay-Poliquin, dans sa thèse de doctorat intitulée « Raconter la chasse : Enjeux du récit cynégétique dans les arts narratifs européens et nord-américains depuis la seconde moitié du vingtième siècle » (2024), dissèque de manière efficace le récit de chasse à travers quatre motifs narratifs transhistoriques récurrents : la

territorialisation (*tópos*), la confrontation (*agôn*), l'attente (*elpís*) et la mise à l'épreuve (*nómos*). Si cette sous-thématisation englobe en effet un ensemble de réalités ayant trait à la chasse, elle échoue à circonscrire le récit de chasse de manière catégorique. La tâche semble bien problématique, voire impossible, ni même souhaitable, tant la pratique revêt, d'un·e auteur·e à un·e autre au sein même du corpus québécois, des réalités bien fluctuantes, sinon conflictuelles et polarisantes, comme les contributions à ce dossier le révèlent. D'un point de vue structural, Cristina Álvares, précisant les hypothèses de Quignard à propos de la mise en récit des rapports de prédation, dégage toutefois ce qu'elle qualifie de « schéma narratif cynégétique » (« Narration et prédation », 91) réductible, selon elle, à un glissement de « manque/*faim* à plénitude/*manducation* » (92) et à la séquence canonique de Jules César : *veni, vidi, vici* (93). Les textes à l'étude dans ce dossier montrent des circonvolutions bien plus complexes, mais l'essence du récit de chasse est au moins partiellement axée sur l'acte de narration d'un rapport de force et de domination (validé ou réfuté) entre le/la chasseur·euse et sa proie.

Dans ce dossier, on s'interrogera donc sur ce que constitue le récit de chasse, pas nécessairement en termes inclusifs ou exclusifs, mais à travers un faisceau de traits caractéristiques permettant de mettre en évidence des tendances au sein même de ce type de narration. À l'aune des récents textes abordant la chasse dans le corpus québécois depuis les années 2000, le récit de chasse contemporain pourrait ainsi être décrit par les traits suivants :

1. La chasse, en tant que pratique culturelle, est au cœur du récit de chasse de manière pragmatique et/ou conceptuelle, vécue et/ou rapportée, voire fantasmée, et non seulement présente de manière anecdotique.
2. Même s'il n'y a pas nécessairement meurtre animal, la confrontation entre l'humain et l'animal est présentée, suggérée ou du moins recherchée ; ou, au contraire, rejetée.
3. Le récit de chasse propose une réflexion critique sur la pratique de la chasse, une prise de conscience des enjeux éthiques qui gravitent autour de cette pratique et/ou une réévaluation de la pratique au regard de la tradition.

Entre proie et prédateur : un récit de chasse dans la littérature québécoise

Outre l'aspect terminologique, on s'interrogera également sur les stratégies de mise en récit de la chasse, ainsi que sur le rapport à l'animal que ces stratégies sous-tendent dans le corpus

québécois contemporain. Ce dossier tentera ainsi de répondre partiellement à cette liste non exhaustive de questions :

- Comment les auteurs·trices québécois·es contemporain·e·s envisagent-ils/elles la pratique de la chasse au vingt-et-unième siècle ?
- Quelles considérations éthiques en lien avec la chasse sont mises de l'avant par les auteurs·trices québécois·es contemporain·e·s ?
- Quels choix esthétiques peut-on observer dans la représentation de la chasse et du rapport de l'être humain à l'altérité animale dans le corpus québécois ?
- Quelles réappropriations et quels renouvellements au regard de la tradition littéraire peut-on constater ?
- Que dit notre imaginaire littéraire de la chasse sur le rapport de l'être humain à l'altérité ?

Ce dossier permettra de constater l'inscription de la pratique de la chasse dans le paysage littéraire québécois depuis les années 2000 à travers les exemples de Lise Tremblay, Marc Séguin, Julien Gravelle et Gabrielle Filteau-Chiba. On se penchera également sur les réappropriations et les renouvellements éthiques et esthétiques que la chasse a pu occasionner au regard de la tradition dans le documentaire *La bête lumineuse* (1982) de Pierre Perrault, le roman *Un dieu chasseur* (1976) de Jean-Yves Soucy et même sur les récits de voyage de la Nouvelle-France de Marc Lescarbot, Samuel de Champlain et Chrétien Leclerc.

L'originalité du présent dossier réside à la fois dans la thématique à l'étude (les considérations éthiques et esthétiques encadrant la mise en récit de la chasse au Québec), dans le corpus analysé (les productions littéraires québécoises mettant en récit la chasse) et dans le cadre théorique employé (les études culturelles). Bien que la chasse soit présente de manière plus ou moins marquée dans de nombreuses littératures d'expression française – ainsi que dans d'autres langues – et ce, dans de multiples genres, sous diverses formes et à différentes époques, cette thématique n'a reçu jusqu'à présent qu'une attention mineure de la part de la critique littéraire. On notera un ouvrage collectif (Marquer et Reverzy, 2021) portant exclusivement sur la littérature française du dix-neuvième siècle, un numéro spécial de la revue scientifique *Romantisme* « L'imaginaire de la chasse dans le second dix-neuvième siècle » (De Palacio, 2005), portant partiellement sur la littérature, et un autre numéro spécial de la revue scientifique *Études françaises* « Le regard et la proie » (Hervé et Lussier, 2018), focalisé sur la littérature française

contemporaine ; ou encore une poignée d'articles scientifiques parus dans différentes revues, parmi lesquels celui en anglais de Nicolas Picard, intitulé « Hunting Narratives : Capturing the Lives of Animals » (2018), abordant la littérature française du début du vingtième siècle. Les études extensives sur la mise en récit de la chasse sont ainsi relativement rares dans le domaine de la critique littéraire.

De nombreux domaines du savoir dans les sciences humaines ont toutefois reflété et continuent de refléter ce glissement vers de nouveaux intérêts et paradigmes d'appréhension de ce rapport, notamment en philosophie. Des ouvrages tels *L'animal que donc je suis* (2006) de Jacques Derrida, *La fin de l'exception humaine* (2007) de Jean-Marie Schaeffer et *Le versant animal* (2007) et *Le parti pris des animaux* (2013) de Jean-Christophe Bailly témoignent des changements qui ont marqué nos systèmes de pensée quant au rapport de l'être humain à l'altérité animale depuis les années 2000. On notera ainsi l'universalité des questionnements soulevés par une réflexion critique sur les pratiques de chasse, ce qui pourrait expliquer, du moins en partie, un engouement partagé à la fois du côté de la création et de la critique littéraires ces dernières années : la chasse impose en effet de repenser la violence, la confrontation à l'animal, l'empathie, le carnisme, ou encore l'écologie, parmi de nombreux débats actuels. Les recherches émergentes en zoopoétique (Simon, 2017a, 2017b, 2017c, 2021 ; Milcent-Lawson, 2017, 2018, 2019, 2020 ; Romestaing et Schaffner 2015, 2016) témoignent de l'engouement de nos littératures pour la représentation animale, que ce soit dans les corpus contemporains mais aussi, à l'aide d'études rétrospectives, dans les œuvres canoniques des siècles précédents, qui n'avaient jusqu'alors pas été analysées sous cette focale (Simon et Taïbi, 2015). La question de la chasse semble pourtant évacuée du processus de théorisation de la littérature par la critique, absence à laquelle le présent dossier vise en partie à remédier. Malgré cette lacune théorique qui justifie à elle seule le besoin d'une telle entreprise, l'originalité la plus notable de ce dossier réside dans son objet d'étude, la littérature québécoise. La chasse, pourtant indéniablement présente dans plusieurs récits québécois contemporains, n'a pas encore été l'objet d'une étude approfondie.

Présentation des contributions

Christian Guay-Poliquin inaugure notre dossier en conférant au récit de chasse une portée critique bien au-delà de la traque et l'abattage d'une proie. En suivant l'argument de Moscovici selon lequel, par le biais de l'activité cynégétique humaine, la chasse est devenue « un puissant

foyer culturel structurant les communautés humaines autour de rites, de gestes codifiés et de pratiques symboliques » (21), l'article « Raconter la chasse » propose une analyse de *La foi du braconnier* (2009) de Séguin et de *La bête lumineuse* (1982) de Perrault. Le narrateur métis du roman de Séguin, en qualité de braconnier, par le biais d'une « chasse nomade » (24), jette un regard critique sur les notions de territoire et de communauté qui « transcende [...] les frontières géographiques [et] identitaires » (26) du Québec, et propose « une réactualisation anachronique d'un mode de vie des peuples autochtones » (24). Dans le cas du film de Perrault, les rituels de la chasse s'avèrent un véhicule de cohésion communautaire. L'importance de la « socialisation cynégétique » (29) se fait jour à la suite de l'arrivée de Stéphane-Albert, nouveau venu qui ignore certaines règles du chasseur. Par conséquent, les sorties de chasse deviennent rapidement le théâtre de nombreuses tensions sociales.

À travers une analyse des récits de voyage des débuts de la Nouvelle-France, tels que les chroniques historiographiques de Lescarbot et les *Voyages* de Champlain (entre autres textes), Nicolas Hebbinckuys nous offre un important contexte historique de la pensée et de la pratique cynégétique sur le territoire qui deviendra le Québec. Dans son article « Le discours de la chasse à l'épreuve du genre viatique (XVIe–XVIIe siècles) », il identifie quatre fonctions de la mise en récit de l'activité cynégétique. Bien que les relationnaires mettent en avant l'objectif primaire de la survie dans la chasse, leurs récits remplissent également une fonction économique en dressant un inventaire des ressources animales pour estimer la valeur du territoire (d'où un recours à des figures de style qui soulignent l'abondance) afin de persuader les Européens d'investir dans la colonisation. De plus, ces récits sur la chasse prennent des allures ethnographiques en décrivant l'altérité américaine, notamment à travers l'équipement, les techniques et les traditions du chasseur autochtone. En dernier lieu, ils remettent en question (du moins, de manière implicite) les privilèges de la chasse revendiqués par les aristocrates européens et leur épuisement des ressources naturelles en soulignant les contrastes entre les pratiques européennes et autochtones.

Dans son analyse du roman *Un dieu chasseur* (1976), Julien Defraeye relève les tensions du rapport à l'altérité animale – partiellement inspiré d'une tradition autochtone, réelle ou fantasmée – qui caractérise le protagoniste de Jean-Yves Soucy. Au nord de Mont-Laurier, Mathieu Bouchard, personnage solitaire, si ce n'est pour ses nombreux chiens de chasse, fait la rencontre de Marguerite, l'institutrice du village, avec qui la cohabitation au cœur de la forêt le pousse à réévaluer sa propre part d'animalité. À la lumière des théories de Ginzburg, Ortega y Gasset et

Stépanoff, la chasse, pensée comme une pratique de nécessité pour Mathieu, cristallise un débat éthique – avant-gardiste au milieu des années 1970 – sur la souffrance animale, l’écologie, la consommation carnée et les rapports entre hommes et femmes.

Ce débat sur le positionnement de la chasse vis-à-vis de la souffrance animale et de l’écologie est également analysé dans l’étude de Scott Powers sur les récits de Julien Gravelle. Dans *Musher* (2014), le narrateur, à travers des réflexions philosophiques sur ses expériences en tant que conducteur de traîneau à neige ainsi que sur l’élevage industriel, propose que le respect des animaux dans le monde occidental passe justement par un renouvellement du contact intime entre l’humain, son environnement et les animaux, notamment par le biais de la chasse. Comme Powers le démontre dans son analyse de la nouvelle « L’Homme de vers » (2015), le type d’activité cynégétique que l’imaginaire de Gravelle envisage – mais finit par abandonner – repose sur des perceptions exogènes de la chasse chez les Autochtones, notamment celle du mythe de la disparition de « l’Indien », qui plonge les récits dans le désespoir.

Les deux derniers articles de notre dossier relient les pratiques de la chasse à la condition féminine. Dans son analyse de *Sauvages* (2019) de Gabrielle Filteau-Chiba, Steven Urquhart fait appel aux théories déconstructionnistes et écoféministes pour mettre en avant une perspective novatrice de la chasse. La chasse à l’homme que la protagoniste entreprend dans sa poursuite d’un braconnier – lequel contribue par ses actes illégaux à la destruction de l’environnement – « s’attaque[e] [...] aux valeurs hétéronormatives et capitalistes de la société industrialisée occidentale » (87). Dans l’écriture de Filteau-Chiba, tout s’interconnecte dans la nature et la chasse n’est point unidirectionnelle. Bien au contraire, « la dynamique gouvernant le rapport prédateur-proie » (90) permet à la proie féminine de prendre sa revanche.

Dans son analyse de *La héronnière* (2003) et *L’habitude des bêtes* (2017) de Lise Tremblay, Kaliane Ung met en lumière le destin de personnages féminins dans des villages isolés, où les sorties de chasse découlent d’un désir de violence masculin. Elle démontre qu’à travers les récits de Tremblay, la chasse constitue un cadre qui permet de révéler la nature des tensions entre les sexes. Selon ce paradigme, les divers villageois se positionnent comme prédateurs ou proies, jusqu’à imiter le comportement de la faune qui les entoure, afin de s’orienter dans la hiérarchie sociale. Dans le cas des villageoises éprouvant des difficultés à demeurer dans un Québec traditionnel, la survie passe souvent par le départ du milieu rural. Dans certains cas plus valorisants, une description des comportements animaux offre la possibilité d’envisager « d’autres manières

de vivre dans des territoires hostiles pour éviter le déterminisme social et la reproduction des relations de domination » (118).

Dans un entretien accordé à Defraeye à Québec en novembre 2023 (et dont la transcription est annexée en fin de dossier), Mireille Gagné revient sur l'écriture du *Lièvre d'Amérique* (2020), roman qui met en récit l'envers de la chasse et des rapports de prédation. La protagoniste Diane, dont le nom pointe inévitablement vers la déesse de la mythologie romaine, est dépendante au travail et décide de subir une opération permettant de mêler son ADN à celui du lièvre d'Amérique afin d'augmenter sa productivité. Gagné revient dans cet entretien sur les origines de ce récit de chasse qui se focalise non pas sur le prédateur, mais plutôt sur sa proie, une femme, partiellement animalisée. Au cours de l'entretien, l'autrice évoque son rapport à la pratique de la chasse et à la figure paternelle, son enfance à l'Isle-aux-Grues, l'extinction des espèces, son propre milieu de travail, ainsi que la légende autochtone de Nanabozo, qui a fortement inspiré l'écriture de son roman.

Remerciements

Les directeurs du dossier tiennent à remercier le Conseil de Recherche en Sciences Humaines (CRSH) du Canada, qui a financé le projet de recherche « Entre l'homme et la bête : éthique et esthétique dans le récit de chasse québécois contemporain (2000-Présent) » (Subvention de développement Savoir # 430-2022-00435, 2022-2024), l'Université Mary Washington pour ses subventions de recherche, l'Université Saint-Thomas pour ses programmes d'assistantat de recherche, les évaluateurs·trices qui ont veillé à la qualité scientifique des contributions, l'Association des Littératures Canadienne et Québécoise (ALCQ) pour avoir accueilli au printemps 2022 l'atelier « Entre proie et prédateur : un 'récit de chasse' dans la littérature québécoise ? » qui a mené à la publication de ce dossier, ainsi que la directrice de la revue Voix plurielles Catherine Parayre, pour son accompagnement tout au long de la préparation de ce dossier.

Bibliographie

Álvares, Cristina. « Prédation et violence fondatrice : la chasse dans la réinterprétation par Pascal Quignard de la théorie mimétique-sacrificielle ». *L'Esprit créateur* 52.1 (2012). 35-47.

- . « Narration et prédation : Pascal Quignard et la théorie cynégétique du récit ». *Semiotica* 239 (2021). 81-97.
- Aurtenèche, Albéric, réalisateur. *La contemplation du mystère*. Metafilms, 2021.
- Bacon, Joséphine. *Un thé dans la toundra*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2009.
- Bailly, Jean-Christophe. *Le versant animal*. Paris : Bayard, 2007.
- . *Le parti pris des animaux*. Paris : Christian Bourgeois, 2013.
- Beaugrand, Honoré. *La chasse-galerie : et autres récits*. Montréal : Boréal, [1892] 2002.
- Blanc, Annick, réalisatrice. *Jour de chasse*. Midi la Nuit, 2024.
- Bouchard, Serge. *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*. Montréal : Boréal, 2004.
- Boulianne, Bruno, réalisateur. *L'art de la chasse*. Eurêka Productions, 2019.
- . *Bull's Eye, un peintre à l'affût*. Pimiento, 2010.
- Brillant, Jacques, *Le soleil se cherche tout l'été*. Montréal : Leméac, 1979.
- Burgat, Florence. *Une autre existence : la condition animale*. Paris : Albin Michel, 2012.
- Caron-Veilleux, Victor. « Profil de l'original d'Andrée Maillet ou Le 'classique' oublié ». *Postures* 37, 2023, en ligne : <http://www.revuepostures.com>.
- Carrier, Roch. *Les enfants du bonhomme dans la lune*. Montréal : Stanké, 1979.
- Chartrand, Luc. *La grande expérience de la chasse*. Montréal : Québec Amérique, 2022.
- Chasse Québec*. Chasse Québec, 2019-2021, en ligne : <https://www.chassequebec.com/>.
- Conan, Laure. *Angéline de Montbrun*. Paris : Culturea, [1884] 2024.
- Derrida, Jacques. *L'animal que donc je suis*. Paris : Galilée, 2006.
- Drouin, Jacques, réalisateur. *Une leçon de chasse*. Office national du film du Canada, 2001.
- Éthier-Blais, Jean. *Le désert blanc*. Montréal : Leméac, 1986.
- Filteau-Chiba, Gabrielle. *Sauvagines*. Montréal : XYZ, 2019.
- Fontaine, Naomi. *Kuessipan. À toi*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2011.
- Gagné, Mireille. *Le lièvre d'Amérique*. Montréal : La Peuplade, 2020.
- Godbout, Jacques. *Leçon de chasse*. Montréal : Boréal, 1997.
- Green, Carin. « Terms of Venery : Ars Amatoria ». *Transactions of the American Philological Association* 126 (1996). 221-263.
- Guay-Poliquin, Christian. *Les ombres filantes*. Montréal : La Peuplade, 2021.

- . « Raconter la chasse. Enjeux du récit cynégétique dans les arts narratifs européens et nord-américains depuis la seconde moitié du XXe siècle ». Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2024.
- Guèvremont, Germaine. *Le survenant*. Montréal : Bibliothèque québécoise, [1945] 2019.
- Hamelin, Louis. *Les crépuscules de la Yellowstone*. Montréal : Boréal, 2020.
- . *La rage*. Montréal : Québec Amérique, 1989.
- Hémon, Louis. *Maria Chapdelaine*. Montréal : Bibliothèque québécoise, [1916] 2020.
- Hervé, Martin et Alexis Lussier, dirs. « Le regard et la proie ». *Études françaises* 54.2 (2018).
- Jean, Michel. *Atuk, elle et nous*. Montréal : Libre Expression, 2012.
- Langevin, André. *L'élan d'Amérique*. Montréal : Boréal, [1972] 2013.
- Maillet, Andrée. *Profil de l'original*. Montréal : L'Hexagone, 1991.
- Marquer, Bertrand et Éléonore Reverzy, dirs. *Histoires de chasse. Traces et traques dans la littérature du XIXe siècle*. Paris : Classiques Garnier, 2021.
- Milcent-Lawson, Sophie. « Zoographies. Traitements linguistique et stylistique du point de vue animal en régime fictionnel ». *Revue des sciences humaines* 328 (2017). 91-106.
- . « Parler pour les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq ». *Transtext(e)s transcultures* 跨文本跨文化 3 (2018), en ligne : <https://journals.openedition.org/transtexts/>.
- . « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? ». *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* 181-182 (2019), en ligne : <https://journals.openedition.org/pratiques/>.
- . « Imaginaires zoolinguistiques : des langues animales dans la fiction littéraire ». *Itinéraires* 2 (2020), en ligne : <https://journals.openedition.org/itineraires/>.
- Moscovici, Serge. *La société contre-nature*. Paris : Union générale d'éditions, 1972.
- Ortega y Gasset, José. *Méditations sur la chasse*. Québec : Septentrion, [1942] 2006.
- Ovide. *L'art d'aimer*. Paris : Le livre de poche, 2020.
- De Palacio, Jean, dir. « L'imaginaire de la chasse dans le second XIXe siècle ». *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle* 129 (2005).
- Patsauq, Markoosie. *Chasseur au harpon*. Montréal : Boréal, [1970] 2021.
- Pésémapeo Bordeleau, Virginia. *L'amant du lac*. Montréal : Mémoire d'encrier, 2013.
- . *Ourse bleue*. Lachine : Pleine lune, 2007.

- Picard, Nicolas. « Hunting Narratives : Capturing the Lives of Animals ». *What is zoopoetics? Text, Bodies, Entanglement*. Dir. Kári Driscoll et Eva Hoffmann, London : Palgrave MacMillan, 2018. 27-44.
- Platon. *Le sophiste*. Paris : Vrin, 2022.
- Quignard, Pascal. *Rhétorique spéculative*. Paris : Calmann-Lévy, 1995.
- Romestaing, Alain et Alain Schaffner, dirs. « Approches de l'animal ». *ElFe XX-XXI. Études de littérature de langue française des XXe et XXIe siècles* 5 (2015).
- . *Histoires naturelles des animaux. XXe-XXIe siècles*. Paris : P Sorbonne Nouvelle, 2016.
- Schaeffer, Jean-Marie. *La fin de l'exception humaine*. Paris : Gallimard, 2007.
- Séguin, Marc. *La foi du braconnier*. Montréal : Leméac, 2009.
- . *Un homme et ses chiens*. Montréal : Leméac, 2022.
- Sicotte, Geneviève. « Histoires de chasse. Les nouveaux récits de la sauvagerie dans la gastronomie québécoise ». *Captures* 1.2 (2016), en ligne : <https://revuecaptures.org>.
- Simon, Anne. « Une arche d'études et de bêtes ». *Revue des sciences humaines* 328 (2017). 7-16.
- . « La zoopoétique, une approche émergente : le cas du roman ». *Revue des sciences humaines* 328 (2017). 71-89.
- . « Du peuplement animal au naufrage de l'Arche : la littérature entre zoopoétique et zoopoéthique ». *L'esprit créateur* 57.1 (2017). 83-98.
- . *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*. Marseille : Wildproject, 2021.
- Simon, Anne et Nadia Taïbi. « Qu'est-ce que la zoopoétique ? ». *Sens-dessous* 16.2 (2015). 115-124.
- Soucy, Jean-Yves. *Un dieu chasseur*. Montréal : La Presse, [1976] 1978.
- Stépanoff, Charles. *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage*. Paris : La Découverte, 2021.
- Thériault, Yves. *Agaguk*. Québec : Institut littéraire de Québec, 1958.
- . *Agoak, l'héritage d'Agaguk*. Québec : Stanké, 1975.
- . *Tayaout, fils d'Agaguk*. Montréal : Éditions de l'Homme, 1969.
- Thouard, Denis. « L'herméneutique comme cynégétique ». *Histoires de chasse. Traces et traques dans la littérature du XIXe siècle*. Dir. Marquer, Bertrand et Éléonore Reverzy. Paris : Classiques Garnier, 2021. 21-34.
- Tremblay, Lise. *L'habitude des bêtes*. Montréal : Boréal, 2017.

---. *La héronnière*. Montréal : Leméac, 2005.

Tremblay, Victor-Laurent. « *Un dieu-chasseur* de Jean-Yves Soucy : rituel de virilité dans un monde féministe ! ». *Nouvelles masculinités (?) : L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*. Dir. Isabelle Boisclair. Montréal : Nota Bene, 2008. 49-69.

Xénophon. *Œuvres complètes*. Paris : Librairie L. Hachette. 1859, disponible en ligne : <https://remacle.org/bloodwolf/historiens/xenophon/index.htm>.

Notes

¹ Ce dossier s'appuie sur des recherches financées par le Conseil de recherches en sciences humaines.

² On consultera le site personnel de l'artiste : <https://www.marcseguin.com/>.

³ La terminologie varie selon les chercheurs·e·s, entre « roman de la chasse » (Sicotte), « récit de chasse » (retenu dans ce dossier), « récit cynégétique » ou « chasse racontée » (Guay-Poliquin), ou encore « histoire de chasse » (Marquer et Reverzy).

⁴ Le philosophe admet cependant n'être que très peu chasseur lui-même. Il écrit, en ouverture de son essai : « Le comte de Yebes m'a demandé d'écrire un prologue à son livre sur la chasse, moi que la vie [*sic* ; *vue* ?] du sang incommode et qui suis à peine chasseur » (35).

⁵ Michel de Courval, dans l'« Avant-propos » à la traduction française du texte de José Ortega y Gasset, publiée aux éditions du Septentrion en 2006.

⁶ Sur ce sujet, on lira les théories de Pascal Quignard (1995) qui reprennent en partie l'argumentaire de Serge Moscovici.

⁷ Sur les conditions d'existence des animaux dans nos sociétés industrialisées, on consultera également les travaux de Florence Burgat, notamment *Une autre existence : la condition animale* (2012).

⁸ Luc Chartrand, dans son avant-propos, parle d'un ouvrage « mi-essai, mi-reportage » (13).

⁹ Depuis la fin du dix-neuvième siècle, les territoires de chasse les plus convoités au Québec étaient réservés à des clubs privés, et donc à une élite financière québécoise et canadienne, mais également étrangère. En 1978, le gouvernement de René Lévesque a aboli ces clubs de chasse et les a remplacés par des « zones d'exploitations contrôlées ». Sur ce sujet, lire les pages 125 à 127 de l'ouvrage de Luc Chartrand.

¹⁰ Ginzburg avait déjà ébauché cette idée dans son article « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice » (1980), quelques années auparavant.

¹¹ On lira, sur ce sujet, les études de Cristina Álvares (2012 ; 2021) qui décortiquent « la théorie cynégétique du récit » de Pascal Quignard. Elle explique que « la chasse est le modèle [...] qui fonde et engendre tout récit, sous n'importe quelle forme, genre ou support : rêve, mythe, fable, épopée, roman, rapport, reportage » (« Narration et prédation », 40).

¹² Yves Thériault a longtemps entretenu le mythe de son ascendance autochtone, mais rien ne permet d'attester la véracité de ses revendications.

¹³ On notera également qu'à l'intérieur d'un groupe social – aussi homogène et stable qu'il puisse être – à une époque donnée, la réalité de la chasse fluctue selon de nombreuses variables, telles le statut socio-économique, les habitudes alimentaires, la géographie, les ressources, etc.

¹⁴ « J'ai sous la main les chiffres des résultats de chasse au chevreuil dans la réserve faunique Papineau-Labelle pour l'année 2020. Précisons qu'il s'agit de la meilleure réserve du Québec pour le chevreuil, à l'exception de celle de l'île d'Anticosti. C'est une forêt de grand bois, où la pression de chasse est minimale et bien contrôlée. Or, en 2020, le taux de succès n'y a été que de 9% ! Pensons-y un instant : plus de 90% des chasseurs, qui ont consacré en moyenne cinq journées complètes à traquer, sont revenus les mains vides » (32).

¹⁵ Selon Cristina Álvares, « [i]l y a identité [...] entre chasseur, narrateur et héros. [...] [L]a narration vient après la prédation comme son but ultime, son *telos*. Faire se prolonge en dire, tuer se change en raconter. Ceci confirme que la chasse est le référent et la cause du récit » (« Narration et prédation », 93).